

## Char carnettiste

François Dumont

Volume 49, Number 3 (277), 2007

René Char et Hervé Bouchard

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34647ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Dumont, F. (2007). Char carnettiste. *Liberté*, 49(3), 35–38.

## Char carnettiste

François Dumont

Dans les *Feuillets d'Hypnos*, que René Char écrivit pendant l'Occupation, je vois une rencontre d'exception entre la poésie et la réalité, sans que jamais l'une ou l'autre ne soit évacuée par le défaut d'imagination ou par la magie du langage. Il est vrai que les circonstances sont singulières : agir, et même commander, dans le cadre de la Résistance, cela oblige à une reconnaissance précise de la réalité humaine. À ce devoir, Char joint celui de maintenir la poésie. Il ne me semble pas indifférent que ce lien se fasse dans ce que l'auteur désigne, dans sa courte présentation, comme un « carnet ». Cette forme permet un rapport à l'écriture qui est à la fois concret (l'acte même de la note furtive) et abstrait (l'idéal de la poésie dans un monde qui la contredit absolument). Les « notes » s'écrivent ainsi dans la confrontation entre la poésie et son empêchement, ou plutôt dans son avènement dans l'empêchement, par une série de recommencements.

L'intensité, dans ce petit livre, est atteinte « horizontalement », selon le mot de Char, et non par le moyen d'une haute conception de la poésie qui tenterait de déterminer la réalité depuis le monde éthéré de l'inspiration. Le carnet fait apparaître des personnes (les Bardoïn, Marius, Figuière...) dont la poésie serait en quelque sorte responsable. Dans les faits, c'est bien le rôle tenu par Char en tant que « capitaine Alexandre » ; on pourrait d'ailleurs considérer ce recueil comme un document témoignant de l'épreuve de l'Occupation. Mais la portée de ces notes est bien plus large : les compagnons sont décrits du point de vue de la nature humaine, révélée, dans un sens ou dans l'autre, par la radicalité de l'épreuve, tandis que l'Occupation est présentée comme la négation du monde à faire advenir. Nous sommes tout à la fois dans un contexte précis, auquel les notes nous ramènent constamment, et dans la longue durée qui lui succède, que Char ne perd jamais de vue.

On trouve, dans les *Feuillets d'Hypnos*, des textes de natures très différentes : des portraits, des situations, des méditations, des aphorismes, des poèmes concentrés. Ces formes paraissent aussi nécessaires les unes que les autres. Le plus étonnant, c'est leur vivacité, en raison de la densité des formulations (intensité de l'évocation ou fulgurance de l'image), mais aussi à cause de ces bifurcations constantes qui nous font passer brusquement de la méditation philosophique au compte rendu de la vie quotidienne. Soit l'aphorisme, si souvent cité, qui provient des *Feuillets d'Hypnos* : « Notre héritage n'est précédé d'aucun testament<sup>1</sup>. » Cette phrase dit, pour toutes les époques, à la fois la dette et la liberté à l'égard du passé. Dans le cadre du carnet, dette et liberté acquièrent un poids de nécessité, sans pour autant perdre leur valeur intemporelle. À la note précédente, Char célébrait la langue de ses compagnons, « due à l'émerveillement communiqué par les êtres et les choses dans l'intimité desquels nous vivons continuellement » (190). Il hausse ensuite le sort du groupe au sort du monde par une sorte de devise qui, tout en paraissant destinée aux camarades, maintient la portée de l'aphorisme antérieur : « On ne se bat bien que pour les causes qu'on modèle soi-même et avec lesquelles on se brûle en s'identifiant. » (190) Le motif de la brûlure revient plus loin, dans un autre aphorisme célèbre : « La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil. » (216) Cette sentence me semble avoir beaucoup plus de poids dans le contexte d'un rapprochement forcé avec la terre<sup>2</sup>; elle dit une blessure commune dans la présence, et non pas le tourment lyrique d'un absent.

Le recueil dessine ainsi une constellation de registres : ceux des combattants eux-mêmes (Char cite parfois leurs paroles) et toutes sortes de façons de dire, du poème le plus pur à la relation la plus prosaïque. Ces registres interagissent : les compagnons

1. René Char, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1983, p. 190. Les autres renvois à l'œuvre se feront entre parenthèses à la suite des citations.
2. Anne-Marie Fortier parle, au sujet des *Feuillets d'Hypnos*, d'une « mise à la terre » de l'image (voir *René Char et la métaphore Rimbaud*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Espace littéraire », 1999, p. 119).

deviennent des poètes, et Char décrit leur point de vue. Sont donc rassemblées par les textes aussi bien les diverses dimensions de la parole que les personnes. La nature, comme la parole, est une alliée :

La contre-terreur c'est ce vallon que peu à peu le brouillard comble, c'est le fugace bruissement des feuilles comme un essaim de fusées engourdis, c'est cette pesanteur bien répartie, c'est cette circulation ouatée d'animaux et d'insectes tirant mille traits sur l'écorce tendre de la nuit, c'est cette graine de luzerne sur la fossette d'un visage caressé, c'est cet incendie de la lune qui ne sera jamais un incendie, c'est un lendemain minuscule dont les intentions nous sont incon- nues, c'est un buste aux couleurs vives qui s'est plié en souriant, c'est l'ombre, à quelques pas, d'un bref compagnon accroupi qui pense que le cuir de sa ceinture va céder... Qu'importent alors l'heure et le lieu où le diable nous a fixé rendez-vous! (209)

Dans cette énumération, on ne saurait démêler l'inquiétude et la contemplation, et les éléments naturels sont tout autant des évocations que des signes. « Parfaite symphonie de la tendresse, observe Jean-Pierre Richard, où choses et êtres conspirent pour étendre sur toute l'ampleur d'un paysage la nappe d'une seule douceur. » Le brouillard « réussit à noyer les formes, à en estomper la discontinuité ou le tranchant, bref à colmater nos déchirures<sup>3</sup>. Or ce sentiment d'unité est provisoire. Dans l'ensemble du carnet, les notations sont disparates, soumises à une contrainte qui ferait de l'agencement une tromperie. Le temps de ce recueil est celui du désordre. L'élan de fraternité ou de haine, la réflexion politique ou métaphysique, la métaphore, la description, la narration, la sentence surgissent à l'improviste, de sorte que la lecture est conduite à mimer le sentiment de l'imprévisible intensément vécu par les protagonistes. Ce qui donne corps à ce désordre est la présence de l'aléa. Le risque a beau être extérieur à l'écriture, il traverse le carnet : la réalité s'y glisse tantôt

3. Jean-Pierre Richard, *Onze études sur la poésie moderne*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1964, p. 84.

comme une injonction pressante, tantôt comme une interruption subite. Le blanc, qui figure habituellement, en poésie, un silence solennel ou carrément le vide, est ici une situation que la poésie ne peut pas écarter si elle veut survivre à sa négation. Plus encore, elle doit s'adjoindre la politique, aussi bien les principes de l'action que les impératifs de la réalité. La poésie donne à la politique sa hauteur et son intensité; la politique donne en retour l'horizon du sort commun.

Ultimement, le carnet cherche pourtant à se détacher du politique, prévoyant sans doute que sa solidarité avec la poésie ne saurait être que provisoire. Les derniers fragments en appellent en effet à la Beauté, avec sa majuscule un peu dérisoire dans les circonstances, mais qui apparaît comme une échappée à l'extérieur du carnet, là où la tension avec le politique serait abolie. « Dans nos ténèbres, il n'y a pas une place pour la Beauté. Toute la place est pour la Beauté. » (232) Après ce dernier fragment, Char ajoute un épilogue, « La rose de chêne », où il associe la Beauté à « l'homme acharné à tromper son destin avec son contraire indomptable : l'espérance » (233). L'espérance ne saurait donc cultiver le compromis, il lui faut imaginer la poésie occupant « toute la place ».

Les *Feuillets d'Hypnos* ne sont pas l'envers de l'ignominie. L'écriture ne fuit pas; elle consent à une sorte de brutalité, celle de l'honneur qui ne veut rien concéder. Cette brutalité ne cesse de tendre vers la Beauté qui la dépasse et sans laquelle l'honneur ne serait pas possible. C'est ainsi que j'imagine Char écrivant dans son carnet devant la reproduction du *Prisonnier* de Georges de La Tour. L'enjeu n'est pas l'écriture, mais un lieu de fureur qu'il s'agit de transformer, par anticipation, en lieu de Beauté. Entre l'injonction de la réalité et l'ambition de la poésie, dans la tension d'une exigence radicale, devoir et désir se confondent — exemple rare, pour moi, de ce que peut être, en littérature, un résultat.